

**Le Canard**

MONTREAL, 10 NOV. 1883.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREULT & Cie.,  
Éditeurs-Propriétaires,  
No. 8 Rue Ste. Thérèse.

**A NOS ANCIENS ABONNÉS**

La nouvelle disposition concernant le prix de l'abonnement au CANARD ne s'applique pas aux anciens abonnés.

Nous expédions cette semaine tous les comptes à nos abonnés retardataires, et ceux qui ne paieront pas *subito* seront impitoyablement poursuivis.

**CAUSERIE**

Nous avons eu la semaine dernière à Montréal, la visite de la fameuse Mme Langtry qu'on a injustement dégoûtée du nom d'artiste dramatique. Malgré la réclame insensée que la sainte et pudique *Minerve* a faite, à cette femme tristement célèbre, je suis certain, chers lecteurs que pas un de vous n'a eu la tentation d'aller sacrifier cinquante cents ou une piastre à ses beaux yeux; et vous avez eu raison. Quant à moi, je vous avouerai en confiance, au risque de passer pour un mal-appris, que cette *cabotine* a excité ma curiosité un peu moins que ne l'avait fait Jumbo l'été dernier. Son talent dramatique est nul; et sa beauté est loin d'être aussi extraordinaire qu'on le dit. Nous avons parmi nos canadiennes des centaines de femmes aussi belles que cette Mme Langtry pour ne pas dire plus.

Malgré cela on srait peut-être allé au théâtre la semaine dernière et cette semaine, comme d'habitude, mais on a bien autre chose à faire en vérité. Depuis quelques jours, c'est à dire depuis l'arrivée de notre nouveau gouverneur général, on se croirait à Montréal en plou pays d'anarchistes. Le vent est à la dynamite et on en sème un peu partout. Chaque matin le successeur du marquis de Lorne reçoit une demi-douzaine de lettres anonymes, toutes plus menaçantes les unes que les autres. C'est le cas de dire, ou jamais, que *L'âne s'élève*. Les choses en sont réduites à un tel point que le grand vicair lui-même n'ose plus sortir seul à une heure un peu avancée de la soirée. Le fait est qu'il a un peu raison, et j'en ferais peut-être autant à sa place, car enfin on n'est pas grand vicair sans faire naître beaucoup de haïnes et beaucoup de jalousies, et il est pour le moins aussi en vue que le gouverneur général.

Mais laissons là le grand vicair et les dynamiteurs, le gouverneur général et Mme Langtry. Ne parlons même pas cette semaine de nos dignes échevins et de notre fameux Conseil de-Ville, et tâchons d'être plus gai que samedi dernier.

Je vais essayer de vous dérider un peu en vous racontant les étranges péripéties d'un voyage que fit à Montréal, il y a quelque temps, un brave cultivateur que je n'ai pas le plaisir de compter parmi mes lecteurs. J'ajouterai que je ne m'engage pas à vous garantir la parfaite exactitude de ce que vous allez lire.

\* \* \*

Mon héros est un cultivateur très à l'aïe et se nomme Joson Charlotte.

Possesseur d'une excellente terre et vivant très économiquement il a amassé en quelques années une jolie fortune. Il n'a qu'une enfant, une blonde et jolie fille de dix-huit ans, qui, l'année dernière terminait son cours à l'académie du village. Perpétuo, — c'est son nom, — a été gradué avec distinction et possède entre autres talents celui de savoir prononcer ses jolis doigts sur les touches d'ivoire, le plus gracieusement du monde. Aussi a-t-il été solennellement décei dé, après ses derniers examens de lui acheter un piano. Seulement on devait tenir la chose secrète afin de lui faire une surprise. Il fut donc entendu que le jour de son dix-neuvième anniversaire Perpétuo serait touto ravie de trouver dans son salon un superbe piano carré.

C'était une bien grosse affaire et le père Joson s'était gratté longtemps le bout du nez avant d'en arriver à une détermination. "Ça doit coûter les yeux de la tête, une machine comme ça, se disait-il souvent, et puis il faudra aller à Montréal, où je n'ai jamais mis les pieds et où il peut m'arriver un tas de choses... C'est si bête un habitant!" On verra plus loin que le père Joson avait un pressentiment de ce qui devait lui survenir dans ce malencontreux voyage.

Au jour fixé, le bonhomme se rase soigneusement, met ses habits du dimanche et annonce négligemment à sa femme et à sa fille qu'il s'en va à la ville. "Comment! papa, dit la jeune fille au comble de la surprise, tu vas à Montréal, toi?" "Oui, répond Joson un peu ému et brossant avec furie son large chapeau de paille il ajoute en hésitant un peu: "Ici, à la campagne vois-tu, on paie tout trop cher et je suis décidé à aller chercher mes provisions à Montréal. Je vais cette fois-ci acheter un tonneau de melasse, cent livres de sucre, trois cents livres de fleur, et avec le bénéfice que je ferai sur ces achats je gagnerai mon voyage."

Perpétuo ne fut donc nullement étonnée de voir son père mettre deux chevaux à la grande charrette à foïn et se munir de trois ou quatre paquets de corde; il avait une si lourde charge à rapporter de la ville.

Quand tout fut prêt, le bonhomme alluma sa pipe, embrassa sa vieille grimpe dans la charrette et se mit en route. "Ne vas pas oublier la fleur, lui cria la bonne femme." — "Crains pas, répondit-il, en faisant un immense sourire, j'oublierai rien."

Le soir du même jour, Joson Charlotte entra dans la grande ville, et comme il était trop tard pour songer à faire ses emplettes, il remit la chose au lendemain, et se rendit tout droit à l'Hôtel Québec, qu'on lui avait indiqué avant son départ. Le lendemain matin il prit à peine le temps de déjeuner; il monta la place Jacques-Cartier et atteignit sans encombre la rue Notre-Dame, qu'il se mit à arpenter, le nez au vent.

En arrivant devant l'établissement de M. Bélanger, le marchand de meubles, il aperçut dans la vitrine un splendide pupitre en noyer noir qu'il prit immédiatement pour un piano. Il entra. Les commis étaient probablement occupés ailleurs, car il ne vit personne. Après avoir attendu quelques minutes, il ne put résister à la tentation d'aller voir de près le fameux piano, et sautant dans la vitrine, il se mit à examiner le pupitre. "Ça, se dit-il en touchant les poignées des tiroirs, ça doit être les jeux, et ça doit demander beaucoup de force, je suppose, pour les tirer. Essayons un peu."

Et retrouvant les manches de son habit, il déposa son chapeau à côté du meuble, et se précipita dans ses mains, saisit les poignées, et... on devine le résultat.

Un craquement épouvantable résonna dans tout l'établissement; les commis effrayés se précipitèrent au dehors, et aperçurent notre pauvre Joson gisant sur le pavé, le front ensanglanté et un tiroir à la main.

—Que diable signifie tout ce tapage? cria le propriétaire arrivant sur les lieux, et que faites-vous là?

—Eh ben! répondit le pauvre habitant en se relevant avec peine, j'm'en vas vous dire, m'sieur, j'ai pensé que je pouvais jouer sur ce ma chiu-là comme un autre, mais je voulais pas faire tant de train.

—Vous êtes un vieil idiot, riposta M. Bélanger, et en brisant mes vitres vous me causez un dommage d'une centaine de piastres que vous allez me payer de suite, ou je vous fais arrêter.

—Vous êtes pas mal stiff monsieur. j'étais venu icite pour acheter un *pienno* et j'l'achetais p'te bon encore si vous vouliez me montrer à manigancer ça un peu.

—M. Bélanger quoique furieux ne put s'empêcher d'éclater de rire.

—Eh! ben qu'est-ce qui vous prend reprit Joson? C'est pas un *pienno* ça? Alors, montrez moi-zen un.

—Mais nous ne vendons pas de pianos ici. Vous êtes dans un magasin de meubles.

—Eh! ben est-ce qu'un *pienno* n'est pas un meuble? j'veus l'demande.

—Entrez ici, père, vous allez me payer la vitre que vous venez de me briser et je vous indiquerai ensuite un magasin de pianos.

—J'veus ben, monsieur, mais tâchez de pas être trop dur avec moi, j'voudrais pas écorner trop l'argent de mon *pienno*.

Cinq minutes plus tard le pauvre Joson Charlotte sortait de chez M. Bélanger après lui avoir laissé soixante-quinze piastres, mais il avait l'adresse de MM. Lavigne & Lajoie, et il s'y rendit immédiatement.

—Est-ce que vous vendez des *pienno* icite, dit-il en déposant son chapeau sur un superbe piano droit et en s'asseyant sur le tabouret?

—A peu près, répondit en souriant le sarcastique maître. Quelle espèce d'instrument désirez vous?

—J'm'en vas vous dire, monsieur, j'achète ce *pienno* là, pour ma fille Perpétuo et comme elle est forte sur les gigoles voleuses et les *reels* à quatre, j'aim'rais bon un *pienno* un peu vite, vous savez; un *pienno* qui pourrait jouer son air en 2 22 ou 2 22½ mais pas plus que ça, et j'achèterai pas à moins.

—Passez par ici dit le marchand, j'ai là un instrument qui vous conviendra.

Joson mit son chapeau et suivit le populaire M. Lavigne au fond du magasin.

—Voici un splendide Sohmer continue celui-ci, et qui possède toutes les qualités que vous demandez. Mécanisme admirable, son riche, sonore et très égal.

—Mais est-il capable d'aller bien vite, votre *assommeur*?

—Autant qu'on veut.

—Est-il fort et capable de résister longtemps?

—Pour cela, j'en réponds. Je vais le faire essayer devant vous... Emery!... Emery!

—Non, non, vous dérangez pas, j'aim' ben mieux l'essayer moi-même.

Alors notre Joson ôta son habit, retroussa les manches de sa chemise, et s'assied devant l'instrument. Puis levant ses bras il leur donne un élan formidable et les laisse retomber sur le clavier avec un fracas épouvantable.

—Ça sonne un peu la *chauvière*, dit-il en se levant, mais ça fait rien, il sonne fort et c'est ce qu'il me faut. Combien ça que vous demandez pour ça?

—Trois cents piastres.

—Hein! Trois cents piastres! C'est trop cher et votre *pienno* vaut pas ça. On va dire deux cent vingt-cinq.

—C'est impossible, monsieur.

—Deux cent cinquante alors.

—Non, monsieur.

—Eh! bien, deux cent cinquante

et demie, mais pas une coppe de plus.

—Non, monsieur, c'est trois cents piastres et encore je vous le laisse au prix coûtant.

—Eh ben! c'est bon, je le prends.

Un quart-d'heure après, Joson était à la porte du magasin avec sa charrette à foïn, et le piano, soigneusement emballé dans une boîte, était chargé sur le lourd véhicule.

—Vous le garantissez pour 2.22½, hein? dit l'innocent, en tournant son cheval.

—Oui, monsieur.

—C'est bon, s'il va pas aussi vite que les doigts de ma Perpétuo, vous aurez de mes nouvelles.

Là-dessus, le brave Joson alluma sa pipe, s'installa sur la boîte où se trouvait reformé son trésor, et reprit le chemin de son village natal.

\* \* \*

Mot de la fin : La scène se passait à un bal donné dernièrement dans une de nos meilleures familles de la rue St Denis.

Une jeune fille qui fait tourner toutes les têtes à déposé sur une chaise un superbe bouquet blanc.

Un jeune homme était là regardant la jeune fille d'aphane.

Perlu dans sa contemplation, ivre d'amour, fou, il alla tomber sur une chaise... la chaise où était le bouquet blanc.

—Pardon! oh! pardon, mademoiselle, dit-il à la jeune fille.

—Consolez-vous, monsieur, répondit-elle de sa plus douce voix... je vous excuse... on ne peut pas avoir les yeux partout.

**COUACS**

L'ordre du mérite agricole.

M. Méliue, ministre de l'agriculture, lit dans un journal bourgeois le compte rendu d'un banquet, et s'arrête à ce passage :

"M. X....., conseiller général, a prononcé un discours au désert; il a été très applaudi et a eu de beaux mouvements oratoires."

—Des mouvements oratoires!... s'écrie le ministre, se tournant vers son secrétaire. Vous entendez?... J vais le donner du mérite agricole!

Ludington, Mich. 2 Fev. 1880

J'ai vendu des Amers de Houbion pendant quatre ans et il n'existe pas de meilleur remède contre les attaques bilieuses, les maudies d'organs et toutes les maladies qui existent dans les climats malsains.

H. F. Alexander.

Une vieille plaisanterie toujours drôle :

Un médecin envoie un de ses commis porter une liste de pitules à un malade, et une caisse contenant six lapins vivants à un de ses amis.

Malheureusement le commis se trompe et remet la caisse au malade et les pilules à l'ami.

Vous devez comprendre facilement la stupefaction du patient lorsque, avec les lapins, il reçoit la prescription suivante :

"En avaler deux toutes les demi-heures."

Un spéculateur ruiné va trouver un baquior un peu trop connu et, en désespoir de cause, lui demande une place.

—Monsieur, dit-il d'une voix émue, je suis un vétérin de la Bourse... J'ai pris de toutes les valeurs que vous avez émises.

Le baquior le toise de la tête aux pieds :

—Je ne demandais pas mieux... mais, voyez-vous, j'ai besoin d'employés intelligents.

—Demandez le numéro de l'ALBUM MUSICAL du mois de septembre. Prix 25 cents.

groupes, à vingt mètres du trône de Nana-Sirkar et l'on introduisit les ambassadeurs.

Magnifiquement vêtue, ruissolante de pierreries, les ambassadeurs des maharadjahs s'étaient arrêtés à distance respectueuse du trône de Nana-Sirkar, l'habit rouge du chargé d'affaires britannique vint bientôt se joindre à eux. Chaque ambassadeur après s'être incliné devant l'impassible rajah, tira un rouleau de papier de sa poche et lut un long et pompeux discours. Sur les marches du trône du rajah, ses quarante épouses, habilement disposées pour jeter de l'ombre sur sa personne, agitaient des éventails de plumes de paon, à manches dorés longs de deux mètres.

—Pas mal, pas mal! murmurait Mandibul, je crois le rajah de Kifir destiné à étonner encore longtemps le monde par son obstination à rester sur cette terre.

Les discours étaient terminés, le jaghirdar Rundjet sembla consulter un instant l'auguste barbe blanche et descendit ensuite les marches du trône pour répondre aux ambassadeurs.

Une demi-heure après, l'assemblée se séparait avec des gémissements infinies devant le rajah.

Le flot des grands seigneurs écoulé sous les portiques, les augustes femmes rentrèrent dans leurs appartements avec le jaghirdar et ses amis.

—En voilà encore pour trois mois! murmura Rundjet en serrant le rajah empaillé dans l'armoire secrète; revenons à l'éléphant blanc... c'est donc cette nuit que vous l'enlevez!

—C'est cette nuit même! dit Farandoul, sans aucun retard, car nous pourrions nous laisser devancer par d'autres. Vous ignorez peut-être que l'éléphant blanc achetés par vous l'avait été précédemment par l'empereur des Birmanes et revolé une belle nuit aux Birmanes probablement par le vendeur, le chef des pirates siamois.

—Je vous comprends! Il est quatre heures, nous ne pouvons rien faire avant la tombée de la nuit, attendons patiemment et...

Le jaghirdar s'arrêta, prêtant l'oreille à une rumeur qui venait d'éclater dans le palais.

—Qu'est-ce que cela? dit-il, on orie dans le palais... ou court...

Il allait sortir pour s'informer lorsque devançant son appel, un officier entra précipitamment dans la salle.

—Jaghirdar..... fit l'officier halotant, un événement terrible vient de troubler les fêtes, la pagode de Chat tiram...

—Oh! fit Farandoul se levant brusquement à ce mot qu'il comprenait.

—L'éléphant blanc? fit le jaghirdar.

—L'éléphant blanc a été enlevé!

—Couvrez! s'écria le jaghirdar, réunissez toutes les troupes, lancez des pelotons de cavalerie dans toutes les directions, fouillez toutes les gorges des montagnes, battez toutes, il nous faut les voleurs pour leur faire subir un châtiement exemplaire... allez!

—Volé, encore une fois! s'écria Farandoul; ce faux musicien, ce pirato est un homme très fort! voyant avorter la petite machination qui devait aboutir à notre scorohage, il s'est douté que nous irions dès cette nuit à Chatiram et il nous a devancés... c'est un homme très fort décidément; il y a plaisir à lutter avec lui, il triomphe pour le moment, mais patience, nous le rattraperons! Nous allons vous quitter, jaghirdar, et nous lancer sur ses traces; j'ai promis à S. M. le roi de Siam de lui ramener son éléphant, je lui rapporterai le voleur par-dessus le marché, je le jure!

A nous deux, faux musicien! à nous deux, pirate! Une chose m'intrigue, où diable ai je vu sa figure?

(A continuer.)